

PROBLÈMES
DE
PSYCHOLOGIE

A PROPOS DE MILLIE-CHRISTINE

NOUVEAU PRINCIPE DE PSYCHOLOGIE

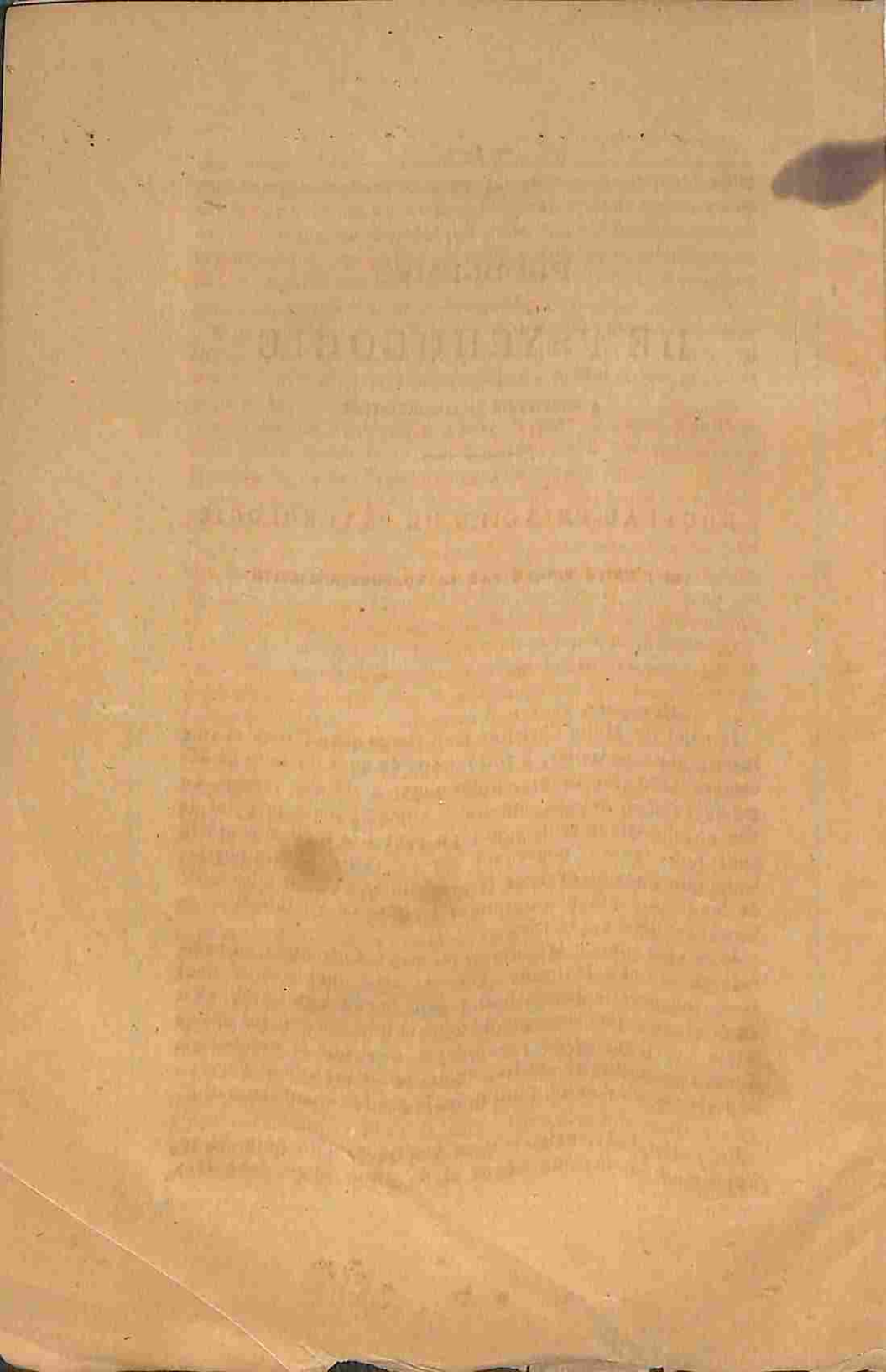
LOI D'UNITÉ FINALE PAR LA CONSUBSTANTIABILITÉ

PAR

M. le Dr Jules FOURNET

Communication faite à la Société médico-psychologique

PARIS
IMPRIMERIE DE E. DONNAUD
9, RUE CASSETTE, 9.
—
1874



Le prof. Durand
De Soc. Des Sciences
Hommage à J. Durand

PROBLÈMES
DE PSYCHOLOGIE

A PROPOS DE MILLIE-CHRISTINE

NOUVEAU PRINCIPE DE PSYCHOLOGIE

LOI D'UNITÉ FINALE PAR LA CONSUBSTANTIALITÉ

Messieurs,

Le sujet de Millie-Christine était viergé quand vous m'avez inscrit pour le traiter, à votre ordre du jour du mois de décembre 1873. Ma lecture, prête alors, a dû être remise. Le même sujet a, depuis, été traité ailleurs, mais au point de vue physiologique seulement; on peut dire qu'il a conservé pour nous toute sa nouveauté, car je n'en expose la psychologie que pour en dégager la psychologie, et pour faire sortir de leur concours deux grandes vérités. Le vif intérêt de ce travail est dans ces vérités.

Je fais ici comme la nature, qui met ses principes au commencement et à la fin des choses: cette double vérité, dont vous trouverez la démonstration dans le cours du travail, c'est un nouveau principe de psychologie et une des grandes lois de la vie: ce principe de psychologie, c'est que la psychologie n'est ou ne doit être qu'une transfiguration de la physiologie; cette loi de la vie, c'est la loi d'unité finale par la consubstantialité.

En juillet 1851, naissaient en Amérique, d'un père nègre, d'une mère métisse de nègre et de peau rouge, tous deux

parfaitement conformés, deux jumelles si étroitement unies par la partie inférieure du dos, et depuis en telle communauté de sentiments et d'idées, en telle unité physiologique et psychologique, qu'on les présente partout, à la science et au monde, comme une seule personne humaine à deux têtes, deux poitrines, quatre bras et quatre jambes.

Cette personne, c'est Millie-Christine, qui, après s'être montrée à New-York, à Philadelphie, à Londres et à Vienne, est venue s'offrir à Paris à la curiosité du public et aux pénétrations de la science.

A ce dernier titre, elle m'a paru mériter l'examen d'une Société qui a demandé sa raison d'être et son nom à l'unité, à la solidarité de la physiologie et de la psychologie.

Appliquant à ce nouvel objet comme à tout autre les méthodes sévères de la science, j'ai examiné, interrogé longuement les deux sœurs; je vais commencer par vous exposer les faits tels qu'ils sont, tels du moins qu'ils ont été constatés: autrefois par d'autres médecins; par moi-même le 4^e décembre 1873. Sur cette base fixe et solide, chacun sera libre ensuite d'élever sa conception, sa systématisation des phénomènes. Les problèmes d'ordre moral et même d'ordre religieux qui se posent d'eux-mêmes dans la personne ou dans les personnes de Millie et Christine, sont assez nouveaux et assez élevés pour mériter toute votre attention.

C'est à 32 ans que la mère de Millie-Christine, vigoureuse métisse, les mit au jour dans un accouchement facile et rapide. Les deux jumelles étaient étroitement unies *dos à dos*; mais en tout le reste parfaitement conformées et d'une vivacité, d'une vitalité remarquables.

Ce dos à dos absolu du moment de la naissance s'est insensiblement converti en une inclinaison qui a rapproché la gauche de Millie de la droite de Christine, par une torsion en sens inverse de leurs colonnes vertébrales, ce qui leur permet de se voir et de s'embrasser de ce côté. C'a été là, probablement, l'effet de leur tendance à se rapprocher par leurs faces, comme elles le sont par leurs sentiments, et à réunir leurs vies morales comme le sont leurs vies organiques.

C'est à partir de la 4^e ou 5^e vertèbre lombaire, et ensuite dans toute l'étendue du sacrum et probablement du coccyx, que Millie et Christine sont unies, nous disent les médecins qui les ont examinées dans leur première et seconde enfance, où cet examen était plus facile. Mais cette union ne se borne pas

aux parties osseuses. Toutes les observations dont Millie et Christine ont été l'objet, conduisent à penser que tous les organes profonds, la moelle épinière, l'aorte, la veine cave inférieure, doubles jusque-là, se réunissent, s'anastomosent en ce point.

Au dessus de ce trait d'union s'élèvent et se déploient, chacun de son côté, le buste de Millie et le buste de Christine, égaux de formes et de dimensions, chacun avec ses bras, son col et sa tête parfaitement conformés.

Des deux bassins complets, ainsi réunis par un sacrum commun, naissent deux paires de membres inférieurs également bien conformés.

Cependant, du fait de l'union des deux colonnes vertébrales à leur région sacrée, et de la tendance à l'union des autres parties collatérales de Millie et Christine, est résulté un certain degré d'avortement, un moindre développement : des moitiés internes des deux faces, des deux têtes, et des deux jambes les plus rapprochées l'une de l'autre. De ces deux jambes un peu plus courtes, l'une est à Christine, l'autre est à Millie ; il en résulte une très-légère et double boiterie. Mais, à la symétrie personnelle un peu compromise, se substitue une symétrie collective, d'où résulte que Millie et Christine semblent composer une seule personne qui se présente par les deux demi-faces internes de ses deux têtes, et qui s'assied d'un même mouvement sur son double bassin.

En contraste de ces tendances à la fusion que révèle l'amoindrissement des parties collatérales, et dont je présenterai la loi un peu plus loin, constatons la disposition autonome qui tend à conserver à chacune des deux sœurs son caractère individuel, c'est ainsi que les traits et la voix de l'une sont un peu plus accentués que les traits et la voix de l'autre. Cette tendance autonome, nous la retrouverons aussi dans les personnalités et leurs caractères.

Rapprochons de cette tendance autonome des deux individualités de Millie-Christine, ce fait embryogénique que chacune d'elles a son ombilic, que chacune par conséquent a eu son cordon ombilical et son placenta, c'est-à-dire sa greffe particulière sur l'utérus et le sang de leur mère commune. Il y avait donc une prédestination évidente à la dualité, contrariée par un accident de la vie intra-utérine.

Au-dessus du trait d'union de Millie-Christine, c'est la tendance autonome, c'est la distinction des deux individua-

lités qui triomphe. Elle triomphe encore dans les membres inférieurs. C'est au contraire la fusion, l'union, l'unité accidentelle des organes et des fonctions, qui prévaut sous l'empire accidentel de leur trait d'union. Mais quelle est la limite précise de cet empire ? Où s'arrête cette fusion ?

On s'accorde sur ce fait qu'il y a deux vessies et deux méats urinaires ; mais un seul anus où débouche un cloaque confluent des deux rectums.

Quant aux organes inférieurs de la génération, il y a doute.

Un confrère de Londres, M. le docteur Ramsbotham, dont les observations remontent à l'époque où Millie et Christine n'avaient que 4 ans, nous assure que sous la fausse apparence d'une seule vulve, il y a en réalité deux clitoris, deux hymens, deux vagins, et sans doute aussi deux matrices.

Le docteur Pancopl, au contraire, nous dit s'être assuré, tout récemment, à Philadelphie, à propos du traitement d'un abcès périnéen, que Millie et Christine n'ont à elles deux qu'un vulve, qu'un vagin et qu'une matrice.

La volonté expresse et égale de ces deux jeunes filles d'écarter tout examen qui leur paraîtrait affecter la pudeur, ne m'a pas permis et n'a permis à personne en France de lever ce doute.

Nous savons toutefois qu'une seule et même période menstruelle, très-régulière, leur est absolument commune, et dans ses signes rationnels et dans son caractère visible, et qu'elles ne perdent dans chaque période, que la quantité de sang ordinaire à une seule personne.

Ces trois excréments : vésicale, rectale et utérines s'accomplissent dans le même temps pour Millie que pour Christine ; mais de cette communauté de temps et de fonction, faut-il conclure à l'unité d'organes ? la conclusion ne serait pas rigoureuse, car la simultanéité des digestions, le voisinage des organes, l'habitude prise et le désir mutuel pourraient fort bien déterminer chez les deux sœurs une simultanéité de besoins et d'actions. Mais il me paraît incontestable que, de la fusion des deux sources de la vie, le sang et la moelle, au niveau des sacrum, a dû naître une tendance à la fusion des organes et des fonctions qui en procèdent ; cette fusion s'affirme dans un anus commun et une vulve commune ; elle doit être au moins partielle dans les rectums, les vagins et les matrices.

Millie et Christine ont plusieurs frères et sœurs, les uns

aînés, les autres puînés, nés du même lit qu'elles-mêmes et parfaitement conformés.

Nées en juillet 1851, Millie et Christine avaient donc, en décembre 1873, 22 ans et cinq mois.

Leur double origine se reflète dans leurs traits, leur peau et leur chevelure : leurs lèvres sont du type nègre ; leur peau a les reflets cuivrés du peau rouge mêlés au teint de mulâtres ; leur chevelure un peu bouclée est intermédiaire entre le frisé et le laineux du nègre et le droit et raide de l'Indien.

Je vais passer en revue les traits principaux des fonctions et des facultés humaines, en leurs personnes.

ÊTRE ET VIE ORGANIQUES.

DIGESTION : Tout porte à croire que l'appareil digestif est double dans toute son étendue, à la seule exception de la partie inférieure des rectums qui se fusionne en un cloaque et un anus communs.

Millie et Christine éprouvent toutes deux en même temps, aux heures ordinaires des repas, et à peu près au même degré, d'abord le sentiment de la faim, puis le plaisir de la faim satisfaite, puis le bien-être des réparations consécutives à la digestion, et enfin le besoin de la désécation. Leurs goûts alimentaires sont les mêmes. Leur tendance naturelle est de prendre leurs repas en même temps, et comme d'un même mouvement. Si l'on prive l'une d'aliments pendant que l'autre dîne, celle qui reste en inanition éprouve les malaises ordinaires d'un appétit non satisfait et d'un estomac resté vide, c'est-à-dire les tiraillements de la faim ; mais, finalement, elle reçoit de la digestion de sa sœur les mêmes effets réparateurs ; ce qui signifie que leur sang est commun.

La somme des aliments consommés par les deux sœurs ne dépasse pas la quantité suffisante à une seule personne d'un appétit ordinaire.

RESPIRATION : Millie et Christine ont chacune leurs poumons et leur respiration aussi distincts que leurs poitrines. Livrées à leur tendance naturelle, elles respirent du même rythme ; mais je puis à mon gré, par l'intervention de leur volonté, séparer leurs respirations, suspendre, ralentir ou précipiter l'une, pendant que l'autre continue son mode naturel. L'émotion du chant isole et précipite la respiration de celle qui chante. Toutefois, je constate, en cela comme en toutes cho-

ses, que tout ce qui différencie et sépare, même momentanément, soit leurs instincts, soit leurs volontés, leur est un ennui, une importunité, et ne peut s'accomplir que par un effort proportionnel de leur volonté, que par une contraction morale qui ne saurait durer longtemps.

CIRCULATION : On constate la présence de deux cœurs, chacun à sa place ordinaire, avec ses deux bruits, son choc systolique et son rythme normal. Il y a isochromie complète chez chacune des deux sœurs, entre le bruit systolique et le pouls radial ; mais si on applique l'oreille sur le cœur de l'une, en même temps que le doigt sur l'artère radiale de l'autre, on constate une différence nette et constante, mais légère. Ce léger défaut d'isochromie entre les cœurs ne se retrouve pas aux membres inférieurs où les pouls de Millie Christine battent ensemble. Séparées en haut, les deux circulations reçoivent donc en bas, sans doute au point de jonction des deux corps et par la fusion des deux aortes, l'influence d'un même choc. La communauté de toutes les affections qui tiennent au sang, chez Millie et Christine, les réparations de l'une par la digestion de l'autre, et la loi tératologique des homologues, autorisent en effet cette conclusion : que les deux aortes ventrales s'unissent comme les colonnes vertébrales et les moelles épinières, à ce point de communion organique des deux sœurs, pour se séparer ensuite dans les quatre artères iliaques ; et que, là, les deux sangs se mélangent et deviennent communs.

NUTRITION, CALORIFICATION, SÉCRÉTIONS ET EXCRÉTIONS : Millie et Christine ont tous les attributs ordinaires d'une bonne santé, d'une grande vitalité. Leur embonpoint est ordinaire. Leur climat originaire les rend un peu frileuses, surtout Christine, dans nos climats occidentaux ; du reste leur calorification se fait bien. Leurs sécrétions, leurs excrétions sont normales.

VIE DE RELATION : Les sensibilités et les contractilités générales, interrogées alternativement et séparément, sont nettes, vives et égales chez toutes les deux, sur toutes les parties du corps.

Il en est de même des sensibilités spéciales ou sensoriales ; je m'en assure avec soin. La vivacité des sensations et des impressions qu'elles causent, la fidélité des images, expriment l'état le plus également normal.

Il en résulte que lorsqu'elles s'appliquent également au

même objet, elles en reçoivent la même image et en conçoivent la même idée.

On est frappé de l'unité qui tend incessamment à se faire et qui se fait entre elles dans toutes les fonctions de relation.

Millie et Christine combinent si heureusement les mouvements de leurs quatre bras, de leurs quatre jambes, et des autres parties de leurs deux corps unis, que toutes leurs attitudes et leurs actions communes portent le caractère, non-seulement de l'harmonie et de l'unité, mais même de la grâce qui est l'apogée de l'harmonie : elles montent et descendent les escaliers avec la même facilité, la même rapidité que chacun de nous ; elles courent sur leurs deux paires de jambes, avec toute la prestesse qu'on peut désirer : les jambes homologues avancent et reculent ensemble. Millie et Christine peuvent aussi marcher et courir sur deux jambes ; chacune d'elles prête, à cette action commune, une des deux jambes qui lui appartiennent en propre. Leurs quatre jambes se combinent dans les mouvements de la valse, et sans perdre jamais la mesure que marque la musique, tout aussi élégamment que peuvent le faire dans nos salons deux bons valseurs animés du même sentiment, enlacés de la même étreinte, et emportés du même mouvement dans un commun tourbillon.

Les expressions de leurs traits, leurs mains tendues vers des mains amies, leurs attitudes d'empressement et d'accueil, s'harmonient tout aussi heureusement, tout aussi naturellement.

Elles chantent ensemble ou séparément et très-agréablement, Millie en mezzo soprano, Christine en soprano. La voix de Millie présente un caractère moins féminin. La voix de Christine a des intonations plus douces ; elle est aussi la plus rieuse des deux sœurs.

Toutes deux parlent facilement l'anglais et l'allemand, et commencent à échanger quelques mots de français. Elles peuvent *simultanément*, causer avec leurs interlocuteurs, l'une en anglais, l'autre en allemand, et suivre séparément dans ces deux langues, le fil de deux conversations différentes. Leurs réponses sont claires, précises, marquées du trait de l'intelligence, accompagnées d'une mimique faciale naturelle et gracieuse. Leur conversation peut atteindre jusqu'aux nuances de la pensée.

Elles ressentent en même temps, quand elles sont entièrement livrées à leur naturel, le désir, le plaisir et la satiété de l'exercice, ou d'une action quelconque. Elles ne peuvent donc

que répondre non à la question de savoir si l'une se fatigue plutôt que l'autre.

Les caractères réflexe et réfléchi de leurs sensibilités et de leurs contractilités, sont également vifs et prompts chez les deux sœurs, et démontrent à la fois : la séparation de leurs moelles en haut et leur communion en bas; leur indépendance cérébrale et leur dualité psychique, malgré la similitude de leurs conceptions et de leurs vouloirs. Mais je n'appuie, pour le moment, que sur leur solidarité organique.

Christine, questionnée sur celles des quatre jambes qui sont à elle, qui lui appartiennent en propre, répond, sans hésiter, les voilà, en avançant les deux jambes qui correspondent au devant de son corps. Millie en fait autant. Leur individualité se dégage ainsi de la communauté, mais par la contractilité plus que par la sensibilité. En effet, chacune des deux sœurs n'a puissance contractile que sur les jambes qu'elle appelle siennes, tandis qu'elle est sensible dans les jambes de sa compagne.

Touche-t-on l'une de leurs quatre jambes, sans se laisser voir, c'est-à-dire sans que le centre psychique averti par les yeux, se mette de la partie, Millie et Christine sentent en même temps, grâce à la fusion de leurs moelles en bas. Toutefois chacune d'elles est moins sensible dans les jambes de sa sœur que dans les siennes propres : celle à laquelle appartient la jambe touchée peut *analyser* ce contact et en déduire la nature, la force, le siège précis, ainsi que son caractère de froid ou de chaud. L'autre, moins directement intéressée dans ce contact, n'en reçoit qu'une impression vague et *synthétique*. C'est-à-dire que l'impression reçue au point de fusion de leurs moelles, est *une* comme ce point ; tandis que la même impression parvenue à leurs cerveaux, se dédouble dans ces cerveaux séparés : reste à l'état vague chez la moins intéressée des deux sœurs, et se précise sous les caractères de l'analyse chez la plus directement intéressée; en d'autres termes, la sensibilité pour autrui, reste à l'état rudimentaire, tandis que la sensibilité pour soi-même se déploie jusqu'à l'apogée. C'est ainsi que la sensibilité primitivement générale devient, chez tout être, les diverses sensibilités sensoriales.

Interroge-t-on au contraire les sensibilités corrélatives de Millie Christine en haut où les moelles sont séparées, au lieu de le faire en bas où elles sont réunies, est-ce l'épaule ou le bras que je touche, au lieu de la jambe, sans laisser voir mon

geste, cet attouchement n'est ressenti que par la personne touchée, s'il est un simple contact. — Mais si mon action devient un pincement douloureux, ou si l'une des deux sœurs reçoit accidentellement un choc violent, l'autre le ressent, même sans avoir vu le geste ni entendu le coup. C'est ainsi que nous verrons plus loin le mal de tête de l'une des deux sœurs ne se communiquer à l'autre que s'il devient assez fort, assez douloureux pour engager leur solidarité. Ce sont deux modes de manifestation de cette loi de toutes les solidarités : « l'action assez légère pour ne pas retentir jusqu'au nœud commun de la vie, n'éveille que l'individualité directement intéressée; tandis que l'action, même circonscrite à l'une des parties solidaires, qui va jusqu'à compromettre la vie commune, éveille aussitôt les sympathies et les synergies de l'autre. » Ce sont ces sympathies et ces synergies organiques, nées de la consubstantialité sanguine et nerveuse, qui préparent toutes les fraternités humaines; car la famille et la société ne sont que deux ampliations de l'homme même : deux frères, deux époux, deux amis sont tendrement unis; si l'un n'est que faiblement indisposé, l'autre continue de vaquer à ses affaires particulières, mais si l'indisposition devient grave, il s'émeut, s'alarme, et se consacre tout entier à son compagnon menacé. C'est ainsi que dans le sein d'un même organisme, le mal qui s'approfondit jusqu'à la vie de nutrition, provoque une fièvre générale. Le nœud de ces sympathies et de ces synergies organiques, chez Millie-Christine, est évidemment leur point de fusion médullaire.

Mais cette fusion médullaire comprend-elle les cordons antérieurs ou moteurs, au même degré que les cordons postérieurs ou sensibles? Cela n'est pas à croire, puisque nous avons vu les mouvements des membres inférieurs rester indépendants au milieu des sensibilités communes. C'est par ces sensibilités communes, autant que par les volontés communes aussi des deux sœurs, que se fait l'harmonisation si complète de leurs mouvements dans la marche et la danse.

SOMMEIL ET VEILLE : Millie et Christine éprouvent en même temps et au même degré le besoin, les approches et les effets du sommeil et du réveil. Le besoin et le sentiment de la réparation leur sont communs comme la vie; un financier nous dirait que recettes et dépenses leur sont communes. Il arrive cependant quelquefois que l'une des deux sœurs, ou s'endort quelques moments après l'autre, ou se réveille quelques in-

stants avant ; dans ce cas, elle se tient immobile pour respecter le sommeil de son intime compagne ; c'est la personnalité distincte, la personnalité affectueuse, qui intervient ici et veille sur l'individualité commune.

Ne nous est-il pas arrivé à nous-mêmes, messieurs, comme à Millie par rapport à Christine, d'assister psychologiquement, pendant quelques instants, au commencement et à la fin de notre sommeil organique ? notre âme, en ces moments, s'absent de toute suscitation du corps. Cette même condescendance de notre âme pour notre corps en repos, et en réparation, nous la retrouvons, ici, chez l'âme de la sœur encore éveillée pour le corps de la sœur endormie, car ce corps est aussi le sien. C'est le même phénomène, en une ou en deux personnes ; c'est toujours, sous deux formes différentes, la loi d'unité des deux éléments de la nature humaine.

Cette unité des deux sœurs, que nous préciserons plus loin en unité de sentiments et de sensations et en unité de conceptions, s'exprime quelquefois dans un *même rêve* qu'elles se racontent l'une à l'autre, à peu près dans les mêmes termes, au sortir du sommeil. Leur décubitus nocturne le plus naturel est sur l'entre-deux le plus ouvert de leurs corps, ce qui a dû contribuer à la torsion vertébrale qui a incliné leurs deux faces en avant.

VIE DE REPRODUCTION : La fusion des deux sœurs et des deux moelles à la région sacrée, a opéré sur la vie de reproduction, comme sur la vie de nutrition, comme sur la vie de relation. Les deux appareils générateurs sont doubles et distincts en haut, et unis en bas ; on ne peut différer que sur le degré de cette fusion des organes inférieurs. Millie et Christine ont chacune leurs deux seins, très-développés, et parfaitement placés sur la poitrine de chacune d'elles. Nous avons vu la digestion et toutes les opérations qui s'y rattachent, être communes aux deux sœurs, facultativement en haut, obligatoirement en bas ; nous avons vu même la tendance à la fusion s'exprimer dans ce fait : que la somme des aliments de Millie-Christine ne dépassait pas la quantité ordinaire à une seule et même personne. Leur fonction menstruelle offre les mêmes traits : elle leur est absolument et obligatoirement commune, et la somme du sang qu'elle dépense chaque fois, ne dépasse pas la quantité ordinaire à une seule et même personne de leur âge. Par cette tendance évidente à la fusion, qui s'exprime sous les mêmes traits dans des

systèmes d'organes et de fonctions si différents, la nature, entraînée par son erreur de fusion initiale, semble traiter Millie et Christine comme une seule personne.

Quoique Millie et Christine aient 22 ans, on n'a pas encore surpris chez elles, en aucune circonstance, pas même pendant leur période menstruelle, rien qui puisse être interprété comme une aspiration quelconque, soit commune, soit particulière, à leur destinée sexuelle. L'idée du mariage semble leur être étrangère, me dit leur entourage le plus intime. Je cherche vainement à éveiller en elles cet ordre d'idées par la question de savoir si les blonds leur plaisent plus que les bruns, ou si les bruns plaisent plus à l'une et les blonds à l'autre? Elles répondent, comme à une question oiseuse, que « cela ne leur fait rien du tout » Cependant le sentiment de pueur et la tenue très-réservée qu'on remarque en elles, n'ont pas seulement le caractère instinctif, mais évidemment aussi le caractère réfléchi. Est-ce le sentiment commun de leur monstruosité qui retient leurs personnes dans une résignation absolue, même devant les affirmations physiologiques de la nature? J'ignore et on ignore.

MALADIES : Les petites indispositions ordinaires de la vie, comme le malaise, le mal de tête, ne s'étendent de l'une à l'autre des deux sœurs, que lorsqu'elles deviennent un peu sérieuses ou douloureuses.

Leur maladie la plus sérieuse a été une fièvre intermittente. Toutes deux en ressentaient au même degré et au même moment chacun des trois stades avec leurs symptômes ordinaires. Elles en avaient été prises, elles en ont été guéries en même temps. La communauté de leur innervation et de leur sang, les prédestinait et les prédestine évidemment à la communauté de toutes les affections capables de retentir sur cette substance commune de leur être et de leur vie organiques; et l'on peut prédire, à coup sûr, que la mort de l'une sera le rapide avant-coureur de la mort de l'autre. Tel a été, en effet, le sort des deux sœurs hongroises, de même âge et de même monstruosité que Millie et Christine: « Judith mourut d'une fièvre, nous dit Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1); trois minutes avant son expiration dernière, Hélène entra en agonie et mourut presque en même temps. »

(1) Tératologie, 3^e volume.

L'autopsie fit constater la fusion des deux aortes et des deux veines caves à la partie inférieure et commune des colonnes vertébrales.

C'est précisément cette conséquence (et bien d'autres que je dévoilerai plus loin), d'une solidarité aussi immédiate et aussi absolue, que la Providence a écartées en instituant les individualités et les personnalités séparées et indépendantes, comme point de départ de l'unité finale et libre. Millie et Christine au contraire, sont une fusion initiale des individualités, et une solidarité fatale des personnalités.

Les monstruosité analogues à celle de Millie-Christine et d'Hélène-Judith portent, dans la tératologie des Geoffroy Saint-Hilaire, le nom d'*autosites*, qui signifie des corps de même volume à peu près, soudés au-dessous de l'ombilic.

ÊTRE ET VIE PSYCHIQUES :

Passons maintenant, messieurs, de l'être et de la vie organiques, à l'être et à la vie psychiques, de l'individualité à la personnalité.

Millie et Christine jouissent évidemment, chacune de son côté, et à un degré désirable au commun des mortels, de toutes les facultés attribuées à l'âme humaine.

Elles le portent déjà sur leurs faces dont l'expression est douce, affectueuse, aimable, animée et raisonnable. On lit la bonté intelligente dans leurs grands yeux pleins de vie, et l'on aperçoit un sentiment de dignité modeste à travers du voile de leur jeunesse et de leur gaieté.

Les personnes qui composent leur société intime de chaque jour, me disent, dans un élan du cœur, que Millie et Christine sont de bonnes et aimables créatures, dont les heureuses qualités ne se démentent jamais, qui vivent en paix entre elles et avec tout le monde et dont le commerce, vif et animé, n'a rien que d'agréable ; aussi sont-elles fort aimées de leur entourage.

La mémoire et l'imagination de chacune d'elles ont la fidélité, la promptitude, la puissance représentative qu'on remarque chez les personnes bien douées. On ne saurait faire, à cet égard, aucune différence entre les deux sœurs.

Toutes deux ont un goût égal et prononcé pour la musique, la peinture, les représentations scéniques et la poésie. Elles ont à un égal degré le sentiment esthétique, et se complaisent au vrai et au beau.

Leur bon sens, autant que la simplicité de leurs mœurs,

s'explique dans cette perspective commune d'avenir : une douce retraite dans l'aisance qui sera le fruit de leurs économies.

Elles ont la conscience claire et précise de leur situation exceptionnelle, de la légitime curiosité dont elles sont l'objet, ainsi que l'apercevançe des problèmes que la science poursuit en elles.

Leur intelligence prompte et lucide suffit parfaitement à tous les besoins, à tous les rapports de leur vie. On ne peut répondre avec plus de netteté à toutes les questions que je leur adresse. Elles atteignent, comme je l'ai déjà dit, jusqu'aux nuances de la pensée. Elles entrent même, plus qu'on ne le fait d'ordinaire dans notre monde, dans l'esprit et le point de vue de leur interlocuteur. Elles sont capables de distinctions fines et délicates; par exemple, quand je leur exprime la crainte de leur être désagréable, elles répondent d'un même mouvement que ma personne leur est agréable, mais que mes investigations sur leurs personnes et sur leur vie ne le sont pas; elles s'y prêtent cependant avec autant de bonne volonté que de bonne grâce.

Elles ont toutes deux un égal désir d'apprendre, et une égale capacité d'observation et d'attention aux différents objets de la vie.

Leurs idées se coordonnent, s'accroissent aux circonstances et composent un plan de vie tout aussi facilement et avec la même précision que chez chacun de nous; je leur demande s'il leur serait agréable de venir prendre le thé, un soir, au milieu de ma famille et de mes amis; elles répondent avec une nuance délicate de sentiment, que cela leur sera un honneur autant qu'un plaisir, mais qu'elles doivent remettre cette réunion vers la fin de leur séjour à Paris, parce que leurs engagements ne leur laissent d'ici-là aucune soirée libre.

Le sentiment de leur personnalité, et la volonté ferme quoique douce d'en réserver tous les droits, ne se dégagent pas moins que les sentiments délicats de respect et de gratitude, de mon long entretien avec ces aimables filles. La pièce où elles m'ont reçu était chauffée par un brasier de charbon de terre; je leur ai dit que je craignais un mal de tête devant un feu de houille aussi ardent, et les ai priées de vouloir bien me recevoir dans une pièce sans feu ou à feu doux; elles ont su parfaitement impliquer, dans la forme polie de leur refus, que

c'était plutôt à moi de souffrir du trop chaud, qu'à elles de souffrir du froid, dans une conférence où la complaisance était de leur côté. Et, veuillez bien le remarquer, comme un trait psychologique rare autant qu'élevé : malgré cette petite réaction de leur jeune dignité, elles n'ont pas cessé un instant d'être gracieuses et souriantes ; en cela, comme en tout le reste, elles ont été ce qu'on appelle en France « de bonne compagnie ».

Le jeu facile et souple et les amplitudes d'oscillations de leur esprit se dégagent évidemment des situations et des faits que je viens de retracer.

Millie et Christine sont donc en pleine conscience, en pleine possession, en pleine disposition d'elles-mêmes ; c'est-à-dire en véritable libre arbitre, ce qui est le caractère péremptoire de la personnalité.

Voilà réunis et combinés, en effet, chez Millie et chez Christine, les éléments dont se compose, selon moi, la raison : la conscience nette, l'intelligence vive, le raisonnement bien déduit, le jugement motivé et la volonté conséquente.

Nous déterminerons plus loin le degré et le caractère que leur union physiologique impose à leurs personnalités ; mais nous pouvons déjà constater qu'elles ont ce que le monde appelle le caractère moral et religieux.

Vous venez de voir Millie et Christine en discernement pratique de leurs droits et de leurs devoirs ; elles sont même capables de réaction contre elles-mêmes : ont-elles fait quelque chose de répréhensible, me disent les personnes de leur intimité, elles reçoivent très-bien les remontrances qu'on leur en fait, en reconnaissent la justesse, les acceptent et s'y conforment, avec une bonne volonté à laquelle on ne saurait refuser le caractère moral ; remarquons en outre que leur subordination a le caractère actif d'une aspiration au bien, au mieux, et non pas le caractère passif de l'inertie ou de l'indifférence.

Les mêmes personnes ajoutent : elles sont très-religieuses, et cherchent avec sincérité, dans l'accomplissement de leurs devoirs de cet ordre, l'expression de leurs sentiments personnels et intimes ; elles sont protestantes ; on sait le culte des protestants pour le repos absolu du dimanche ; quand la question des exhibitions du dimanche et surtout de la valse qui les accompagne, s'est posée devant elles, elles ont beaucoup résisté, beaucoup pleuré, mais ont fini par céder aux

nécessités de leur position et dès lors l'ont fait avec bonne grâce. Ce culte du dimanche n'est chez elles qu'une des formes d'un sentiment religieux vif et sincère.

Mais ces opérations psychiques qui impliquent, en effet, tous les attributs de l'âme humaine et de la vie de l'âme, sont-elles également propres à Millie et à Christine, ou sont-elles quelque chose d'indivise entre elles deux? l'admirable accord de sentiments, d'idées, de vues, de volontés et d'actions, qui est entre elles, est-il un effet d'*unicité* de leurs personnes, ou un résultat de l'*unité* harmonique de deux âmes similaires? en d'autres termes, sommes-nous ici en présence d'une seule ou de deux personnes? Le problème est élevé et rempli de conséquences.

Voyons d'abord si nous ne pourrions pas surprendre entre Millie et Christine quelque différence de nature, organique et morale, par exemple quelque différence de caractère, quelques dissonances d'expressions, quelque séparation dans l'action. Nous chercherons ensuite le nœud physiologique et psychologique de leur accord, de leur unité.

Quoique gaies et ouvertes toutes deux, Millie porte dans son entourage le surnom de « la sérieuse », Christine le surnom de « la riieuse »; je constate en effet cette nuance entre elles; je remarque aussi qu'il semble y avoir plus de vitalité psychique, plus de vie réfléchie et plus d'initiative, chez Millie: elle se fait plus souvent que Christine l'interprète de leurs communs sentiments, de leurs communes réponses; elle exprime dans son air, comme une nuance de sœur aînée, non pas qui cherche à primer, mais de tendre sœur qui évite la peine à sa sœur. Cette différence dans le mode ou la quantité de vie psychique rappelle une légère différence de même sorte dans leur nature physiologique; on sent plus de vitalité et de force chez Millie: ses traits ont quelque chose de plus accentué, sa voix est plus grave; Christine au contraire est plus délicate, plus frieuse, sa voix et ses allures sont plus enfantines.

Ces différences individuelles et personnelles étaient bien plus prononcées chez Hélène et Judith: Hélène était beaucoup plus forte, mieux portante, et plus intelligente que Judith; c'est à ce plus de vitalité qu'elle doit probablement de n'avoir succombé que la dernière.

L'égalité parfaite ne saurait exister, pas plus entre deux personnalités qu'entre deux individualités, même unies par un lien commun.

Vous voyez, messieurs, que je ne cherche pas à écarter ou à amoindrir les rapports qui peuvent exister ici entre la psychologie et la physiologie ; il y a mieux à faire, en effet, c'est de les expliquer, et c'est là, on se le rappelle peut-être, un des caractères de ma *doctrine organo-psychique*.

Nous avons vu Millie et Christine pouvoir causer simultanément avec des interlocuteurs différents, et sur des sujets différents, l'une en anglais, l'autre en allemand. Il est évident qu'ici leurs facultés se séparent, et dans leurs opérations, et dans leurs objets, et dans leurs moyens d'expression ; il y a donc là nécessairement un double organisme de facultés, une double vie psychique, un double moi, momentanément indépendants l'un de l'autre.

Cette distinction au moins momentanée entre les deux personnalités de Millie et Christine, se manifeste encore sous d'autres formes, quand elles tirent leurs impressions, non pas de leur monde intérieur qui leur est commun, mais du monde extérieur qui peut différer un peu pour chacune ; c'est ainsi que l'une peut s'appliquer à une lecture, à une observation, à un ouvrage quelconque, pendant que l'autre, au même moment, s'applique à d'autres objets ; alors les idées que chacune d'elles reçoit des objets de son attention, sont différentes comme ces objets ; mais du moment que leur attention se reporte sur le même objet, elles en rapportent exactement la même impression ou sensation, la même image ; et du moment que cette même image, par un nouvel effet de leur attention continuée, se présente à leur for intérieur, elles en conçoivent la même idée, en portent le même jugement et en concluent à la même volonté et à la même action.

Il est évident que la similitude des images qu'elles reçoivent d'un même objet, vient (indépendamment de l'unité de l'objet) de la similitude de leurs deux organismes sensuels ; et que la similitude des idées, des jugements, des solutions et des actes qu'elles tirent de ces images, procède de la similitude de leurs deux organismes de facultés.

Millie lit-elle à haute voix, et Christine dédouble-t-elle son attention de manière à suivre la lecture et à poursuivre encore un autre objet, les idées qui ressortent de la lecture leur sont communes, et les idées qui ressortent de l'autre objet sont personnelles à Christine.

Pour des individualités et des personnalités distinctes

comme le sont les nôtres, l'attention commune à un même objet, par exemple à une même lecture, ne suffirait pas pour en rapporter les mêmes impressions et les mêmes volitions ; les différences inévitables, dans ce cas, entre ces individualités et ces personnalités nécessairement différentes parce qu'elles sont séparées, ces différences, dis-je, se reflètent en différences proportionnelles dans les sensations, les images, les idées, les jugements et les volontés qui en naissent.

Chez Millie et Christine, tout repose sur l'attention : du moment qu'elles la soutiennent sur le même objet, leur conclusion est la même, parce que les instruments d'observation et de réflexion sont les mêmes, sont semblables quoique doubles.

En voulez-vous la preuve directe, la voilà : Millie et Christine se détournent-elles toutes deux du monde extérieur qui leur présente des objets différents, pour ne puiser leurs impressions que dans le sein d'elles-mêmes, elles en rapportent aussitôt les mêmes sentiments, les mêmes goûts, les mêmes désirs, les mêmes impulsions, et cela au même degré et au même moment, comme seraient deux instruments de musique de même facture, rendant les mêmes sons sous la même touche.

Tandis que nous, qui sommes des individualités et des personnalités séparées, nous rapportons de notre monde intérieur et de notre monde extérieur des nuances nécessairement différentes d'idées et de volontés ; nos instruments différents rendent des sons différents même sous l'influence commune d'un même livre.

Cependant une épreuve plus forte et par conséquent plus capable de faire éclater les différences entre la personnalité de Millie et celle de Christine, a quelquefois mis en opposition et en lutte ces deux personnalités ordinairement si unies, et alors a fait ressortir de leurs traits, de leurs voix, de leurs gestes et de leurs volontés, leur autonomie réciproque. Les personnalités de Millie et de Christine sont donc parfaitement distinctes au fond, quoique heureusement combinées par leurs similitudes.

Pendant ma conférence auprès d'elles, Christine, un peu plus frileuse, s'était rapprochée du feu ; par cela même, Millie en était plus loin ; mais c'était bien d'un commun mouvement, et sans la moindre gêne imposée à l'une par l'autre, que cela s'était fait. Le besoin, la tendance de Christine, étaient devenus chez Millie une disposition une tendance naturelles à placer sa sœur plus près du feu, pour s'y réchauffer dans sa per-

sonne ; exactement comme l'un des côtés du corps se prête à réchauffer l'autre, sous l'inspiration d'une physiologie et d'une psychologie communes.

Voilà encore le même effet sous une autre forme : elles sont debout ; Millie aborde un visiteur et cause avec lui ; Christine éprouve-t-elle la moindre impression pénible à être ramenée en arrière du groupe, par le mouvement en avant de sa sœur ? Pas le moins du monde ! elle a elle-même coopéré à ce mouvement tout comme s'il lui était propre, avec la même spontanéité qui la fait concourir avec sa sœur au mouvement de la valse. Christine veut-elle, dans cette situation, prendre part à la conversation de Millie et de son visiteur, elle tourne sa tête vers eux, de l'air simple et naturel d'une personne qui se met en tiers dans une conversation engagée à deux ; il semblait tout à l'heure qu'elle causât dans la personne de sa sœur ; elle cause maintenant pour son propre compte.

Leurs conceptions et leurs actes réfléchis se combinent et s'unifient ainsi, incessamment, comme leurs actions instinctives ; non par une concession que l'une ferait dans tel cas pour en obtenir autant de sa sœur en tel autre cas, ainsi que le font souvent dans la vie deux personnes distinctes et indépendantes ; mais, par un effet naturel de leur communauté d'être et de vie, leurs pensées et leurs volontés semblent sortir d'une source commune, comme leurs affections et leurs impulsions sortent d'un sang commun et d'une moelle commune ; leurs âmes semblent avoir le même trait d'union que leurs corps.

Mais en quoi consiste cette union, cette unité en apparence mystérieuse des âmes ?

Voilà le mystère qu'il s'agit de dévoiler, mais de dévoiler par la science, comme il convient dans une enceinte scientifique.

Pour la science, tout mystère n'est qu'ignorance, c'est-à-dire n'est que la nuit à laquelle doit succéder le jour, d'abord la pâle aurore de l'aperceance ou conscience, puis le grand jour de l'intelligence, et enfin le plein midi de la raison. La grandeur et la paternité de Dieu, le mérite et la vraie filialité de l'homme ne peuvent être que là.

La doctrine que j'ai eu l'honneur de vous exposer en 1867, sous le nom de : Doctrine organo-psychique de la raison et de la folie (1), a précisément ce caractère scientifique : elle pré-

(1) Doctrine organo-psychique de la raison et de la folie ; chez Victor Masson et fils. 1867.

sente la physiologie comme une préparation naturelle à la psychologie ; elle retrouve et retrace dans la psychologie tous les principes et toutes les lois de la physiologie ; elle compose l'être et la vie psychiques de ces principes et de ces lois de l'être et de la vie organiques.

Or, la physiologie de l'union corporelle et la psychologie de l'union spirituelle de Millie et Christine, sont une démonstration péremptoire de cette doctrine. Quelques moments d'attention suffiront à vous en convaincre. Je vais d'ailleurs me borner aux éléments essentiels de ce problème physiologico-psychologique.

Comment se forme, naît et se développe l'être organique ? Suivons bien ces évolutions, car les principes et les lois que nous allons constater seront les principes mêmes de formation et les lois de développement de l'être psychique :

Un germe vivant est déposé par le père dans le sein maternel ; ce germe se greffe sur le sang de la mère, et y puise les éléments de son organisation progressive ; c'est là son premier milieu et sa première période vitale. Quand cette organisation est assez complète pour que l'enfant puisse vivre *à se*, dans un nouveau milieu, il y fait son avènement sous le nom de naissance, et dès lors puise lui-même, d'abord dans le lait de sa nourrice, puis dans l'aliment universel, les éléments de son sang, de sa virilisation progressive, de sa reproduction finale. N'est-ce pas là le tableau exact de la vie du corps ?

Pareillement, un germe vivant, mais de nature spirituelle, sous le nom d'idée ou de principe, en général émané de l'esprit du père, greffé sur l'esprit de la mère est le germe initial de l'esprit ou âme de l'enfant ; mais cette initiation ou génération nouvelle, ne commence qu'à la naissance de l'enfant, c'est-à-dire au temps où il en entre, par ses sens, en rapport avec ses parents. C'est cette génération spirituelle que le monde appelle éducation ; je la fais commencer dès le berceau.

Ce premier germe de la jeune âme, qui éclate comme une étincelle d'être et de vie, du concours à la fois tendre et intelligent des deux parents, ce germe spirituel, dis-je, se greffe sur cette atmosphère morale de la famille qui est pour lui ce que le sang de la mère est au fœtus. Il s'y organise et s'y développe de plus en plus dans ce que nous appelons les facultés de l'âme. C'est là le premier milieu, c'est la vie intra familiale de l'âme humaine, correspondante à la vie intra utérine du corps humain. Quand l'organisme spirituel des facultés de l'âme est

assez formé pour concevoir et exécuter par soi-même, quand la gestation morale est complète ou suffisante, l'âme fait son avènement à la *personnalité* par ses premiers essais d'autonomie, comme le fœtus à fait son avènement à l'*individualité* par la naissance. A la direction d'abord absolue des parents, succèdent leurs simples avis, comme l'allaitement succède à la dépendance absolue du cordon ombilical. Pas plus que le nouveau-né, l'âme ne se suffit pas encore à elle-même; elle a longtemps encore besoin de l'allaitement intellectuel et moral de ses parents et de ses maîtres, comme l'enfant du lait de sa mère ou de sa nourrice. Mais comme l'enfant qui se fait homme et qui, formé et longtemps nourri de la substance de ses parents, finit par demander lui-même son aliment à la nature, son chyle à l'aliment et son sang au chyle et à l'air; de même, la jeune âme, constituée, nourrie des idées et des principes de ses parents prend insensiblement la possession et la direction d'elle-même, passe de son milieu primitif purement familial, dans le milieu social et dans le grand milieu de la nature, et y puise désormais elle-même, dans la mesure des facultés que l'éducation lui a faites, les idées et les principes de son développement progressif. L'âme poursuit ensuite son développement jusqu'à cet apogée ou virilité morale, qui lui permet de remplir sa mission finale: de reproduction de son principe dans sa propre vie et dans de nouvelles éducations ou générations morales.

N'est-ce pas là aussi, messieurs, le tableau fidèle de la personnalité humaine, dans sa normale ?

Et ces deux tableaux, l'un de la formation et de la virilisation du corps, l'autre de la formation et de la virilisation de l'âme, l'un physiologique, l'autre psychologique, ne sont-ils pas parallèles? ne se correspondent-ils pas exactement par leurs principes, par leurs lois, par leurs évolutions et par leur destination finale ?

Ne retrouvez-vous pas également, dans ces deux tableaux : le grand principe de formation par un germe initial; la loi de greffe de ce germe sur un milieu riche en aliments; la loi de son organisation progressive jusqu'à ce qu'il puisse se suffire à lui-même; à ce moment, la loi de transition dans un nouveau milieu. la loi de nutrition progressive, de développement proportionnel à cette nutrition, et la grande loi finale, la loi universelle de reproduction de son espèce ?

Les mystères de la psychologie s'éclaireissent donc ici des

lumières de la physiologie. LA PSYCHOLOGIE DEVIENT SCIENCE ET SE CONSTITUE DES PRINCIPES ET DES LOIS DE LA PHYSIOLOGIE. C'est le même fond, moins la matière.

Nous voilà maintenant en état, messieurs, de comprendre la morbide par la normale, et de dévoiler à son tour, par la double science de la physiologie et de la psychologie réunies, le mystère de l'union corporelle et de l'union spirituelle de Millie et de Christine.

Quelle est la cause substantielle de l'union physiologique que nous avons constatée, définie, mesurée, chez elles, dans le cours de notre exposé des faits? Elle est, évidemment, dans leur consubstantialité sanguine et nerveuse, dans leur circulation et leur innervation communes, au point de leur jonction corporelle. Leurs deux organismes, quoique distincts en apparence, sont cependant formés, nourris, développés, virilisés du même sang, et animés de la même innervation; de là, ce qu'ils ont de commun; de là, ce qu'ils ont de propre. Ces deux organismes sont un par la substance et par la vie qu'elle alimente, quoique deux par leurs formes. Ce sont deux individualités étroitement, inséparablement unies dans une vie commune.

Il en est exactement de même des deux personnalités de Millie et de Christine; ce sont bien deux moi, deux âmes, car il y a là, nous l'avons déjà fait observer, deux organismes complets de facultés; car Millie d'une part, Christine de l'autre, possèdent et exercent, chacune de son côté et indépendamment l'une de l'autre, quelquefois l'une contre l'autre, toutes les facultés de l'âme, jusqu'à rapporter de leurs différents objets, des idées, un jugement et des volontés différents, qu'elles peuvent même exprimer, au même instant, en deux langues différentes.

Mais ces deux âmes semblent n'en être qu'une, du moment que leur attention, et avec elle leur double organisme de facultés, s'appliquent au même objet, car elles en conçoivent la même idée, et à la suite, jugent, veulent, et agissent de même. Où est le trait d'union de ces deux moi fondus dans un seul, de ces deux vies psychiques qui suivent la même logique et vont aux mêmes conséquences? Il est dans la consubstantialité des deux sujets et de leur objet commun: les âmes de Millie et de Christine, en effet, forcées, par l'union de leurs corps, de puiser les éléments logiques de leur formation et de leur développement dans un même milieu, et intérieur et extérieur, c'est-à-dire de puiser leurs idées dans les mêmes sentiments

et les mêmes sensations, se trouvent par cela même composées des mêmes idées et constituées des mêmes principes. Elles sont bien *deux*, mais tellement similaires et si bien harmoniées entre elles par leur consubstantialité, que leurs vies seront nécessairement parallèles, tant que rien d'extérieur ne viendra les faire diverger : tout en restant sœurs par leur commune substance, elles se sépareront dans leurs vies si vous les appliquez à deux objets de nature différente ; comme deux enfants consanguins qui convergeaient dans la famille et qui divergent dans le monde ; mais si à l'unité logique des sujets vous ajoutez l'unité de nature d'un même objet, vous arrivez nécessairement à l'unité de conception et d'action que nous constatons chez Millie-Christine. Qu'est-ce que l'attention à un même objet, qui produit chez elles cette unité, cette fusion de deux personnes ? C'est encore une unité, une consubstantialité, et les plus élevées qui soient, c'est la consubstantialité des deux volontés de Millie et de Christine, et leur unité directrice des autres facultés.

Et pourquoi les personnalités de Millie et Christine, quoique capables de divergence dans leurs objets, ne s'opposent-elles presque jamais l'une à l'autre ? Par la même raison : quand elles divergent dans leurs opérations simultanées, ce sont les natures différentes de leurs objets qui divergent et non point elles ; car chacune d'elles, substituée à sa sœur dans cet autre objet, le concevrait exactement comme elle. C'est une même logique, un même courant, comme serait une même eau, qui se divise entre deux pentes, au lieu de couler sur une seule. L'opposition de deux personnalités, remarquons le bien, tient à la différence des sujets et non à la différence des objets ; c'est-à-dire à une différence entre votre idée et la mienne, entre le toi et le moi, qui repose toujours et nécessairement sur une différence substantielle entre ce toi et ce moi, qu'une consubstantialité parfaite ramènerait infailliblement à l'unité finale.

Nous avons donc affaire ici à des âmes jumelles, comme à des corps jumeaux, dans l'absolu du mot.

L'église en jugea ainsi dans le cas d'Hélène et de Judith : reconnaissant deux âmes où elle voyait deux têtes, elle baptisa et administra séparément les deux sœurs.

Nous surprenons là, dans cette double unité de Millie et Christine, unité physiologique, unité psychologique, reposant toutes deux sur la consubstantialité, nous surprenons là, dis-je

l'une des grandes lois de la vie, qui nous fait comme une éclaircie du problème de la destinée humaine; cette loi, c'est LA LOI D'UNITÉ FINALE PAR LA CONSUBSTANTIALITÉ.

De quelcôté que nous tournions nos regards, à tous les horizons de la vie, à tous les degrés de son échelle, nous voyons une tendance universelle à l'unité : le problème de la vie se compose partout, de deux termes similaires qui retournent, par une série d'évolutions progressives, à l'unité de leur principe; d'individualités de même espèce, qui concourent à la reproduction de leur espèce. C'est partout la dualité comme moyen, l'unité comme principe et comme fin. C'est l'universelle loi des sexes sous toutes les formes de la vie; c'est ce que j'ai nommé ailleurs la loi des deux substances et de leurs rapports hiérarchiques (1), source de toutes les fécondités, source même de l'immortalité future; nous la retrouvons à tous les degrés de l'échelle universelle.

La gravitation sidérale est-elle autre chose au fond qu'une tendance des planètes vers le foyer commun de leur substance, comme est la tendance de toute individualité vers son espèce? L'unité du système ne repose-t-elle pas, là et là, sur la consubstantialité?

La physiologie ne repose-t-elle pas sur les sympathies et les synergies des organes et des fonctions, sur une finalité commune qui dépend de leur consubstantialité et qui se résume dans l'expression et la reproduction de la vie?

La psychologie n'a-t-elle pas son caractère essentiel dans le concours réfléchi des facultés à la recherche et au culte de la vérité; et ce concours ne procède-t-il pas de leur consubstantialité?

La philosophie est-elle autre chose que le retour de toutes les sciences, de toutes les vérités à leur principe commun? en conséquence n'est-elle pas une unité par la consubstantialité?

La théologie sera-t-elle autre chose un jour que la reconstitution de la personne de Dieu par tous les éléments de son Verbe Créateur, réfléchis de l'univers dans l'esprit humain?

Enfin, l'immortelle communion de l'âme avec Dieu ne doit-elle pas être la conséquence finale de cette identification progressive

(1) Loi des deux substances et de leur concours hiérarchique; Paris, Victor Masson. 1863.

de l'âme humaine avec l'immortelle vérité, qui est le fond substantiel de toutes les pulsations de la vie.

Sous quelque forme et à quelque degré de la vie qu'on interroge cette unité finale, on la voit consister dans la consubstantialité des deux êtres qui s'unissent, et on la voit en effet se préparer par une assimilation, une similarisation progressive des deux termes de l'unité future. La virilité et la nubilité, nécessaires à l'union féconde des corps, ne sont au fond qu'une consubstantialité organique. La conformité de sentiments et d'idées nécessaires à la fécondation mutuelle des âmes et au bonheur de la vie, n'est aussi qu'une consubstantialité morale; elle explique le titre et la pensée d'un de mes écrits : « La substantialité du moi (1). »

C'est de cette consubstantialité que naît l'amour sous toutes ses formes. C'est une même substance, incarnée dans les corps, personnifiée dans les âmes, qui tend à faire entre ces corps, entre ces âmes et tout ce qui en procède, l'unité qui est en elle-même. C'est elle qui unit tous les hommes dans le sentiment commun d'humanité; c'est elle qui compose la famille, la société, les nations, d'hommes de même sang, de même race, de même civilisation. C'est elle qui, sous le nom de communauté d'intérêts et d'idées, décuple les forces en les unissant. C'est elle aussi qui, sous le nom de religion, communique une même foi et un même culte, une même vie à toute une race de croyants. Et si les religions sont à la fois ce qui unit et ce qui divise le plus les âmes humaines, c'est là le triomphe et non l'échec de la loi d'unité par la consubstantialité : car la substance de cette consubstantialité et de cette unité finales, pour la loi que je vous signale, c'est la vérité, la vérité divine et immuable; l'erreur prêchée au nom de Dieu, ne produirait qu'une unité illusoire et passagère; et c'est cette erreur et cette illusion qui divisent, en se substituant à la vérité qui seule unit. En voulez-vous la preuve péremptoire? vous l'avez là, que toutes les religions elles-mêmes s'unissent dans l'idée de Dieu, leur principe commun, et ne se divisent que dans les attributions de sa personne et les interprétations de ses lois.

Tout ce qui se fait de grand en ce monde revient donc à la loi que je vous présente.

(1) La substantialité du moi et son identité avec l'âme. 4869.

L'unité par la consubstantialité progressive est si bien la loi suprême, la loi de tout ordre, qu'elle est la loi de la tératologie, comme de l'ovologie ; que c'est elle qui survit à la normale dans la morbide, et fait, dans les maladies et dans les monstruosités, ce reste d'ordre et de finalité qui est le fondement de nos sciences pathogéniques et pathologiques ; par exemple, c'est elle qui devient en tératologie la loi des homologues. C'est elle qui survit, chez Millie et Christine, d'abord dans leur tendance purement organique à la fusion de leurs parties voisines, puis dans leur tendance morale à se rapprocher par leurs faces et à s'unir dans leur vie par une commune volonté.

Mais cette consubstantialité des deux termes prédestinés à l'unité, doit être relative et non absolue ; doit être une similitude, non une similitude, et l'unité qui en résulte doit être une harmonie, non une identité ; car, hors de là, il n'y aurait pas de concours, pas de mérite, et la vie, au lieu d'être une moralité, ne serait plus qu'une fatalité. La similarité est donc la condition et la mesure de l'assimilabilité, de l'unité. L'amour est dans les contrastes, a-t-on dit ; non, il est dans les similarités.

La nature a résolu ce difficile problème d'une unité morale à naître de la dualité ou de la pluralité, par l'institution des individualités et des personnalités séparées et indépendantes. L'amitié des frères, la fraternité plus intime encore des jumeaux, et la conjugalité, sont les types de toute union prédestinée, et par conséquent les juges naturels du cas de Millie-Christine.

Sortis du sein commun de l'humanité, conçus du même principe, organisés de la même logique de la nature humaine, comme des frères et des jumeaux nés et formés du même sang dans le même sein, les hommes seraient unis comme des frères, s'ils restaient fidèles à leur commune nature, à leur consubstantialité première. Ceux qui réalisent cette union, sont des jumeaux, mais des jumeaux volontaires, conscients de leur loi, et pieusement libres de leur destinée. « C'est une cause d'amitié, dit Socrate, que d'être nés du même sang et d'avoir été élevés ensemble » (*Zénonon, Mémoires*, L-III, ci. III).

Nous retrouvons cette même union et cette même loi dans la conjugalité :

Un jeune homme, une jeune fille de même race, ont reçu les mêmes initiations ; ils sont tous deux une belle expression de

l'humanité; ils se voient, ressentent le même attrait, s'aiment et deviennent époux. Il n'entre d'abord sur la scène conjugale que ce qu'ils ont de commun : la grâce, la beauté, des sentiments et des idées parallèles ; aussi ils se comprennent d'un regard, ils s'accordent, ils se préviennent en tout. Chacun d'eux vit en son compagnon autant qu'en soi-même. Ils sont comme s'ils n'étaient qu'un, mais avec le charme moral que l'on éprouve à concourir à cette unité avec la conscience de sa liberté. C'est l'amour parfait de la *lune de miel* ; c'est la joie pure de l'unité libre. Ils sont *un* en effet dans le sujet, et *un* dans l'objet, puisqu'il n'y a encore en scène que la substance commune à leurs deux personnalités, puisqu'ils sont leur véritable et à peu près unique objet l'un à l'autre.

Mais cette substance commune s'épuise ; la vie rompt bientôt le cercle de cet *égoïsme à deux*, et réclame à l'âme et au monde de nouveaux et plus sérieux aliments. Alors les différences entrent en scène, les aspirations et les actes divergent comme les idées, quelquefois jusqu'à l'opposition, et nous voilà dans la *lune rousse*, jusqu'à ce que la paternité rétablisse, dans cette dualité menaçante, l'unité des sujets dans le charmant et commun objet de leur amour et de leurs soins.

Ce que je dis de l'ameur est également vrai de l'amitié, de la fraternité, de la filialité, et des liaisons diverses de la vie, enfin de toute communion humaine et divine. Une communauté de sentiments et d'idées les avait allumées ; la diversité et l'opposition des intérêts, des idées, des principes, c'est-à-dire des substances, les éteint.

Sur quoi se fondent l'unité et l'harmonie de la famille, sinon sur la correspondance des sentiments et des idées, préparée par la communauté de sang et de vie, et accomplie par l'éducation ou initiation commune ? Mais ces divers membres d'une famille tout à l'heure si unie, suivez-les dans les diverses carrières et situations où la vie les disperse, et où chacun d'eux puise des idées différentes, quelquefois opposées : vous les y verrez souvent aussi profondément divisés, qu'ils étaient unis autour du foyer commun et primitif de leur substance.

Quels sont les fondements de la nationalité, sinon cette même communion de sentiments et d'idées, née d'une même contrée, d'un même climat et d'une vie commune sous une religion, une législation et des mœurs communes, dont l'ensemble s'appelle patrie ? Voyez ces provinces, ces États, au-

trefois séparés, qui s'unissent sous une même civilisation et un même sceptre, et ne sont bientôt qu'une seule et même nation. Suivez cette nation dans l'histoire et voyez-la maintenant, sous l'influence des croyances, des opinions opposées et des partis adverses que le temps a formés dans son sein, s'opposer à elle-même dans les guerres civiles, et se fragmenter en États hostiles.

Les guerres séculaires de races et de religion ne sont, au fond, que des oppositions profondes, substantielles, de sang physique et de sang moral.

Et c'est pourquoi les grands esprits de l'humanité, les législateurs de haute portée, s'efforcent de présenter aux hommes, sous le nom de *principes*, les vérités générales dans lesquelles leur humanité commune peut se reconnaître et se respecter. Mais le *moi* qui sépare, se substitue bientôt aux principes qui unissent, et l'œuvre est à recommencer !

La loi des rapports et de la communion de l'âme humaine avec Dieu est encore la même, et ses effets se mesurent sur le degré même où l'âme s'anime ou se sépare de l'esprit de Dieu c'est-à-dire des loi divines de la vie.

Mais le caractère, moral ou religieux, de toutes ces unions, consiste dans le libre concours de deux termes séparés et indépendants ; et c'est précisément là ce qui manque à l'union forcée, fatale de Millie-Christine.

L'unité qu'elles composent est incontestable, est même plus intime, plus complète, plus inaltérable que l'union conjugale ou fraternelle la plus heureuse : où sont les époux les plus tendres et les frères les plus unis qui partagent, comme Millie et Christine, jusqu'à la fièvre, jusqu'au chyle fait par l'une d'elles seulement, jusqu'au sang, dans leurs corps ; et qui retrouvent si parfaitement, dans l'âme de leur compagne ou de leur sœur, leurs sentiments, leurs idées et leurs volontés propres ? Où sont les amis dont l'intimité aille jusqu'au synonymisme des fonctions et des facultés, jusqu'à rêver du même rêve, jusqu'à ressentir le plus faible attouchement fait à la personne de son ami, jusqu'à se mouvoir du même mouvement, jusqu'à penser, vouloir et exprimer incessamment et fidèlement l'un par l'autre ?

Mais Millie et Christine ne peuvent rien pour ou contre la communauté de leur sang, de leur circulation et de leur innervation ; elles n'ont pas le mérite de la conformité de leurs sentiments, de leurs idées, de leurs volontés et de leurs actes ; ou elles

ne l'ont que par leur attention à un commun objet, que cet objet soit elles-mêmes ou tout autre. Leurs âmes forcées, par l'union de leurs corps et la communauté de leur sang et de leur innervation, de puiser leur substance, leurs idées, dans les mêmes sentiments et dans les mêmes sensations, ne peuvent avoir que les mêmes idées, la même constitution, la même organisation en facultés; c'est-à-dire que leurs âmes ne peuvent avoir que des êtres et des vies parallèles; leur unité de conception et d'action est donc fatale; leur psychologie commune est une conséquence à peu près involontaire de leur physiologie commune. C'est la nature, et la nature à peu près seule qui fait leur double union. Leur libre arbitre n'est guère là que le spectateur des accords établis par la nature.

Que le libre arbitre de Millie et celui de Christine aient ajouté quelque chose à cette concordance, et qu'ils y concourent dans une certaine mesure en faisant de nécessité vertu, cela peut être; mais la nécessité n'en serait pas moins au fond de cette vertu. Elles s'aiment, elles sont heureuses l'une de l'autre et l'une par l'autre; elles ne sentent le chagrin que par leurs rapports extérieurs; cela est vrai. Mais elles s'aiment comme on s'aime soi-même; mais leur bonheur mutuel est quelque chose comme le bien-être des organes d'un même organisme; mais le lien de leur union ou plutôt de leur unité, est une consubstantialité forcée, au lieu d'une consubstantialité libre. L'amour, cette flamme sacrée du *moi* qui se possède et qui se donne, le véritable et généreux amour qui vit de liberté et de dévouement, et au besoin de sacrifice, n'est pas le divin foyer de leur vie commune! Que la loi d'unité finale s'accomplisse, au bas de l'échelle vitale, sous l'empire de la nécessité, et au milieu de l'échelle, par les spontanés de l'instinct, c'est dans la nature des choses et des êtres de ces régions. Mais aux sommets de la vie, aux régions du libre arbitre, la même loi se doit accomplir librement, avec caractère moral et religieux, parce que le législateur suprême a placé là, dans l'âme humaine, le réflecteur conscient de sa sagesse et le libre serviteur de sa loi.

L'union, l'accord psychologique de Millie et de Christine n'ont pas ce caractère; elles ne réalisent donc pas l'idéal de la prédestination humaine; leur caractère de monstruosité le dit déjà; mais il appartenait à la philosophie de le dire plus haut, et d'en dire le pourquoi à la raison humaine.

Un accident de gestation, que nous ne pouvons saisir, que

nous ne pouvons rattacher à la constitution du père et de la mère, puisque Millie et Christine ont des frères et des sœurs, aînés et puînés, du même lit, et parfaitement conformés ; un accident de gestation, dis-je, en unissant par un point les deux germes (4) déposés par la conception, a empêché leur individualisation complète, et par suite leur personnification absolue. En faisant déjà, dans la vie intra-utérine, l'œuvre d'unité réservée au moi conscient et libre dans la seconde période vitale, la nature a effacé d'avance, de cette œuvre, le caractère moral qu'y imprime le moi, et a retenu Millie-Christine sur les frontières de ses domaines, intermédiaires entre l'ordre organique et l'ordre psychique, entre l'instinct et le libre arbitre ; mais j'ajoute aussitôt : le libre arbitre moral et religieux, le libre arbitre absolu, pour marquer sur l'échelle de la personnalité humaine, le rang des personnalités distinctes que j'ai reconnues à Millie et à Christine.

Veut-on interroger et suivre au delà de ce monde les destinées de Millie et Christine ? La logique répond : puisqu'il y a là deux âmes, deux *moi* distincts, et deux organismes de facultés qui peuvent accomplir, chacun de son côté, la vie propre et personnelle, il y a deux destinées futures qui commenceront au moment où ces âmes, libérées du lien des corps, seront affranchies par cela même de l'intimité forcée que leur impose ce lien organique. Mais la hiérarchie, déjà nécessaire et juste sur la terre, règne à plus forte raison dans notre ciel, et y marque à chacun sa place sur le rayon de la gravitation immortelle des âmes vers Dieu. Les âmes de Millie et Christine, formées de même substance, développées et vivantes au même degré, y occuperont le même rang en face de ce soleil éternel. Mais ce rang, tout étant égal d'ailleurs, ne pourra être qu'inférieur au rang conquis, dans la pleine possession et la pleine disposition d'elles-mêmes, par d'autres personnalités pleinement séparées et pleinement libres.

Mais, l'union forcée de Millie et Christine, me dira-t on peut-être, n'affecte que le caractère de leur amitié réciproque. Vis-à-vis d'autres personnes et vis-à-vis Dieu, n'ont-elles pas, chacune de son côté, le caractère de personnalités séparées, et

(4) Je n'ignore pas les autres théories : de l'uniparité et de la scissiparité des monstres doubles ; mais je me range, avec les Geoffroy Saint-Hilaire, à la doctrine des deux germes.

la capacité d'une union facultative et morale, telle que la loi finale la prédestine ?

Je voudrais l'espérer (d'une culture assidue); mais je crains que l'avortement relatif d'ordre moral, sinon d'ordre intellectuel, auquel les condamne leur union forcée, ne retentisse nécessairement sur la constitution et le développement de leurs âmes, et ne les rende incapables de ce qu'il y a de plus sublime dans l'amour moral et l'amour religieux. Ce n'est jamais en vain qu'une loi aussi fondamentale que celle de l'individualisation complète est arrêté dans son cours : la personnification qui s'éduite sur cette base avortée, n'est-elle pas nécessairement incomplète elle-même ?

Nous trouvons encore, dans le cas de Millie et Christine, une démonstration nouvelle du fait et de la hiérarchie de ces deux foyers de vie, l'un organique, l'autre psychique, qu'une science aveugle, ennemie d'elle-même, s'efforce aujourd'hui de réduire à un seul en l'animalisant dans la chair. Vous avez vu, en effet, chez Millie-Christine, le synchronisme naturel et ordinaire de leurs fonctions physiologiques, subordonné à l'intervention psychique ; vous avez vu même la tendance unitaire de leurs deux organismes de fonctions et de facultés, suspendue à un acte d'attention, c'est-à-dire de volonté, comme une vie d'ordre inférieur se coordonne autrement à l'apparition et sous l'autorité de son supérieur, comme les flots obéissaient au *quos ego!* de Neptune. Vous pouvez aussi distinguer nettement chez Millie et Christine les caractères différentiels de ces deux foyers de vie : la fatalité, stygmate des corps, qui préside à la communauté morbide de leurs corps ; le libre arbitre, attribut essentiel des âmes, qui, sous le nom d'attention commune, détermine leur communauté d'idées et de vie.

Le cas de Millie et Christine a son correspondant dans le monde artificiel, c'est-à-dire dans la vie sociale : ce lien corporel qui enchaîne deux âmes dans une commune vie, ce sont des intérêts matériels indivises qui s'imposent, comme point de départ et point d'appui, à l'amour, à l'affection, au bonheur commun de deux personnes. Nous avons vu des testaments instituer cette monstruosité sociale : un homme riche lègue sa fortune à un jeune homme et à une jeune fille pauvres, à la condition de s'épouser ; ils s'empressent en aveugles ; et voilà deux époux forcés par la faim et la soif, de s'aimer, de s'accorder ou d'en avoir l'air, forcés de traîner ainsi toute leur vie

le boulet de ce bonheur imposé, rêvant sans cesse à la dérobée l'un de l'autre, au libre et généreux élan, et à la libre union de deux âmes que rien n'asservit.

C'est dans la communion de l'âme humaine avec Dieu qu'éclate dans tout son jour la loi de l'union finale par la séparation initiale des personnes. L'amour divin, couronnement de tous les amours d'ici-bas, source et mesure des aspirations et des rangs suprêmes, ne doit-il pas, plus que tout autre amour, être la flamme sacrée de l'âme en pleine possession et en pleine disposition d'elle-même, qui se reconnaît fille de Dieu, et consomme son libre arbitre dans l'hommage de soi-même à son père! La formation de la personnalité humaine par l'échelle universelle, et son autonomie par le libre arbitre, n'ont pas d'autre but que cette communion religieuse avec la personne de Dieu.

Mais pour que cet hommage final de la vie soit digne de Dieu, il faut que la personnalité humaine se dégage insensiblement et pleinement de toutes les servitudes d'ici-bas. La nature nous en donne l'enseignement et le modèle dans ses formations progressives de l'individualité : elle affranchit le nouveau-né du cordon ombilical ; elle affranchit l'enfant de cette autre dépendance qu'on appelle la lactation ; nécessaires aux premières périodes de la vie, ces liens deviendraient abortifs aux âges suivants ; l'individualité n'est complète que lorsqu'elle se suffit pleinement. Il faut pareillement que la personnalité humaine se libère progressivement de toutes les attaches humaines qui ont servi à la former, mais qui ne pourraient, désormais, que l'asservir et la retenir dans son vol. Le corps viril n'est plus dépendant que de la nature, par l'air et l'aliment ; l'âme en virilité morale, n'accepte de cordon ombilical persistant, que le lien sacré qui l'attache à Dieu par la vérité. C'est à ce titre seul qu'elle s'appartient, c'est à ce titre seul qu'elle peut se donner.

A ce moment, jetons un regard sur le monde : ne vous semble-t-il pas rempli d'âmes à l'état de Millie-Christine, inconsciemment asservies à leurs corps et à leurs milieux, c'est-à-dire aux intérêts et aux convenances ?

Est-ce donc là cette fille des cieux qui n'est ici-bas que pour y mériter l'immortalité promise ? Non, ce n'en est que la chrysalide. L'âme véritable, l'âme affranchie par l'amour de Dieu, condescend en souveraine aux intérêts, aux convenances

de la vie. Mais le feu sacré qu'elle porte en elle la rappelle au divin foyer de sa substance ; et c'est d'une aile libre et pieuse qu'elle gravite sans cesse vers l'éternelle vérité.

